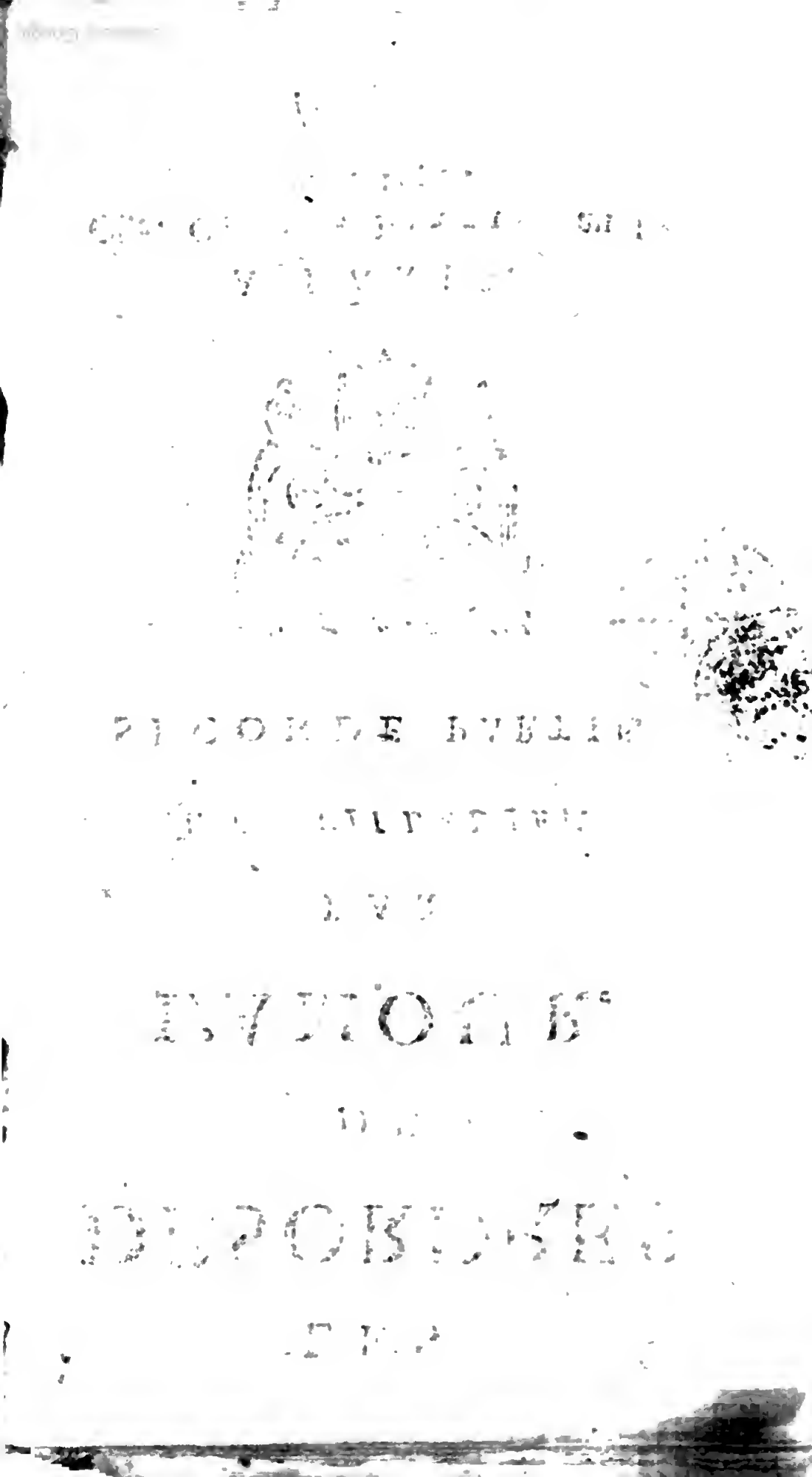
LES DESORDRES DE L'AMOUR.

PAR

M. DE VILLEDIEV.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais. 1676.



LES DESORDRES DE L'AMOUR.

SECONDE PARTIE.

Qu'on ne peut donner ſi peu de puiſſance à l'amour qu'il n'en abuſe.

EXEMPLE II.

LE Marquis de Termes, fils du Mareſchal de ce meſme nom, par qui la Seigneurie de Termes paſſa dans la Maiſon de Bellegarde Larry, d'où elle eſt paſſée en ſuitte dans celle de Bellegarde Gondrain, épouſa par rai-

son plûtoſt que par choix, une fille de Guyenne, dont les terres eſtoient voiſines des ſiennes.

Il eſtoit fort conſideré du Roy Charles IX. il commandoit ſes Gens-d'armes, & cette Charge, comme ſa faveur, le retenant ordinairement à la Cour, il n'avoit jamais veu cette perſonne lors qu'il l'a fiança; mais luy trouvant une beauté parfaite, & plus d'eſprit & de politeſſe qu'on n'en a communément dans les Provinces, l'amour qui n'avoit pû devancer le mariage le ſuivit, le Marquis ne pouvoit plus vivre ſans ſa femme, il luy propoſa de venir demeurer à Paris, & voyant qu'elle avoit plus d'inclination pour la ſolitude que pour le grand monde, il partagea ſon temps entre ſon amour & ſon ambition, & paſſoit en Guyenne la plus grande partie de l'année.

La Marquiſe répondoit honneſtement à ces effets de la tendreſſe

de

de ſon mary; & il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de ſes égards & de ſa complaiſance; mais comme il l'aimoit avec une ardeur extréme, il ne pouvoit eſtre ſatisfait que par une paſſion qui l'égalaſt. Il la luy demandoit avec un empreſſement dont il devoit ſe promettre toute choſe, & il y joignoit mille petits ſoins pour ſa parure & pour ſon divertiſſement; mais elle paroiſſoit inſenſible à l'un & à l'autre. Plus il faiſoit d'efforts pour enflammer ſon ame, plus il y remarquoit de froideur, & ſoit que cette inſenſibilité fuſt contraire à ſon temperamment, ou que ſe la reprochant, elle ſe livrât trop de combats pour la vaincre, il luy prit une fiévre lente dont les Medecins apprehenderent les ſuittes.

Le Marquis eſtoit alors en Languedoc où le Roy faiſoit un voyage, on luy manda la maladie de ſa femme, & il en parut tranſporté de dou-

leur, il laiſſa le ſoin de ſa Compagnie & de toutes ſes affaires de la Cour, au jeune Baron de Bellegarde, fils d'une de ſes ſœurs, que par l'agréement du Roy il avoit fait ſon Lieutenant, & courant au ſecours de la malade, il fit appeller tous les Medecins qui eſtoient en quelque reputation. Leur ſcience ne ſervit qu'à deſcouvrir une triſteſſe ſecrette dans l'ame de la Marquiſe, dont il ſe creurent obligez d'avertir ſon Epoux. Il la remarquoit comme eux; mais il ne pouvoit en penetrer la cauſe; il ne manquoit rien à ſa femme, il ne s'appercevoit point qu'elle euſt de galanterie, qui quelquefois eſt une grande ſource de chagrins, & il ne luy donnoit aucun ſujet d'eſtre jalouſe. Il crût que peut eſtre la Mareſchalle ſa belle mere, avec qui elle demeuroit, ne la traitoit pas auſſi bien en particulier que devant le monde, il voulut s'éclaircir de ce

ſoupçon, & ſurprenant ſa femme le viſage moüillé de quelques larmes, qu'à ſon abord elle eſſayoit de cacher.

Ne vous contraignez point pour ma preſence, Madame, luy dit-il, je ſuis moins un Epoux ſevere, que le plus intime de vos amis, dites-moy confidemment ce qui vous oblige à verſer des larmes, & croyez qu'il n'y a rien que je ne faſſe, ou que je n'entreprenne pour en arreſter le cours. Vous eſtes trop bon, repartit triſtement la belle malade, de vous appercevoir de ces effets de ma foibleſſe, ils ne meritent pas d'eſtre remarquez, & ce ſont des ſenſibilitez ordinaires à une jeune perſonne qui a ſujet d'aimer la vie, & qui ſe voit en danger de la perdre. Há! Madame, s'écria le Marquis, ce n'eſt point là ce qui vous fait pleurer, le malheur que vous feignez de craindre, n'eſt encore graces au Ciel, ny declaré, ny

prochain : Et quand il seroit vray qu'il vous arrachast des larmes, vous ne feriez point d'éforts pour me les cacher. Elles pourroient au contraire estre expliquées à mon avantage, la douleur d'estre separée de moy y serviroit d'un legitime pretexte; mais, Madame, ce n'est point cette crainte qui vous trouble, vous avez des maux plus sensibles & plus pressants, & vous m'en causerez de mortels, si je ne vous trouve plus d'ouverture de cœur & plus de confiance.

Le Marquis accompagnoit ces paroles de caresses si touchantes, & les mouvements de son visage exprimoient si bien le chagrin qu'il avoit de celuy de sa femme, qu'elle fut honteuse qu'il luy en restât encore. Elle donna un libre cours aux larmes qu'elle avoit retenuës, & serrant une des mains du Marquis entre les siennes, há! luy dit-elle, avec une foule de sanglots, que vostre honnesteté m'est

m'eſt cruelle, & que je vous ſerois obligée ſi vous me témoigniez autant de meſpris & de dureté que vous me teſmoignez de tendreſſe & de conſideration.

Un diſcours ſi bijarre ayant augmenté la curioſité du Marquis, il n'y eut rien qu'il ne miſt en uſage pour la ſatisfaire : Il pria, il promit, il employa juſqu'à ſon authorité, & fit des commandemens, Plus la Marquiſe tâchoit à moderer ce deſir, plus il devenoit violent : Hé ! bien donc, luy dit elle un jour, vaincuë par ſes importunitez, vous ſçaurez ce que vous avez tant de curioſité de ſçavoir; quelque malheur que cét aveu m'attire, il aura de la peine à me rendre plus infortunée que je le ſuis, & en tout cas je me ſens ſi abbatuë, que le ſecours de la mort ne me ſera pas long-temps refuſé.

Alors elle luy raconta comme dés ſon enfance elle avoit eu une

violente inclination pour ce mesme Baron de Bellegarde dont j'ay déja parlé, qu'il en avoit eu une semblable pour elle, mais que n'ayant pas assez de bien pour satisfaire l'avarice de son pere, le Marquis luy avoit esté preferé.

Envisagez-moy dans cét estat, poursuivit-elle, fondant en larmes, & jugez s'il y en a un au monde plus mal-heureux. Vous meritez toute ma tendresse, & bien qu'il me soit impossible de vous la donner, je mourrois mille fois plûtost que de rien faire indigne de la vostre. J'ay banni le jeune Bellegarde, & vous pouvez avoir remarqué que depuis nostre mariage il n'est point venu dans cette Province; c'est par mes ordres qu'il en demeure absent, je ne luy ay point écrit, je luy ay severement deffendu de m'écrire, & quand ma vie dépendroit d'un moment de sa conversation particuliere,

je

je ne m'y expoſerois pas. Cependant, puis que vous me forcez à vous l'avoüer, moins je le voy & plus je ſens de deſir de le voir, ſon abſence qui devroit l'effacer de ma memoire, ne ſert qu'à me perſuader ſa deference pour mes ordres. Je ne pouſſe pas un ſoûpir, où je ne m'imagine que les ſiens reſpondent, & jugeant de ſes peines par les miennes, il ſe fait en moy un combat de pitié, d'amour & de devoir, qui ſemble deſchirer mon ame, & dont les effets ſont ſi cruels pour elle, que de quelque coſté que panche la victoire, elle me ſera touſiours également funeſte.

Cette belle affligée auroit pû continuer de parler plus long-temps, ſi ſes ſanglots ne l'en avoient empeſchée. Le Marquis ſon Epoux eſtoit ſi ſurpris & ſi touché de ce qu'il entendoit, qu'il n'avoit pas la force de l'interrompre; mais enfin ce premier

trouble estant un peu dissipé, & la tendresse qu'il avoit pour elle triomphant d'un mouvement de jalousie qui le solicitoit au mépris ou la vengeance, Hé! Madame, luy dit-il, d'un air languissant, pourquoy m'épousiez-vous si vous ne pouvez m'aimer? Et que vous avois-je fait pour me rendre le persecuteur de la personne du monde qui m'est & qui me sera tousiours la plus chere. Je fis ce qu'il me fust possible pour ne vous épouser pas, poursuivit la Marquise. Je refusay d'obeïr, je voulus me jetter dans un Convent, & cent fois il me vint en pensée de me faire mourir plûtost que de consentir à ce funeste mariage; mais j'estois jeune & timide, mon Pere estoit absolu sur sa famille, & d'ailleurs je ne croyois point mon amour aussi violent qu'il l'estoit. Comme il n'avoit jamais eu de but qu'un mariage, je pensois qu'il cesseroit, quand l'espoir de ce maria-

mariage ſeroit eſteint. Vous eſtes un des hommes du monde le plus accomply, j'eſperay que vous chaſſeriez aiſément Bellegarde de mon cœur, & j'avois un deſir ſi ſincere de vous ayder, que je ne doutay pas qu'il ne reüſſit. Mais helas! je me ſuis trompée, & bien que je vous trouve infiniement eſtimable, vous ne ſçauriez empeſcher que Bellegarde ne ſoit encore l'homme du monde le plus aimé.

Des aveus ſi rares & ſi ingenus penetrerent le Marquis d'une douleur inexprimable, il luy fut impoſſible de ſoûtenir cette converſation plus long-temps. Il ſe retira dans ſa chambre, & faiſant reflexion ſur la cruauté de ſa deſtinée, il eut beſoin de tout ſon courage pour ne pas ſuccomber à ſon deſeſpoir, il aimoit ardemment la Marquiſe, & aprés elle il n'aimoit rien tant au monde que ſon néveu; il trouvoit dans ce jeune hom-

homme si bien fait, & dont il estoit le bien-faicteur, un Rival qui luy enlevoit toutes les affections de sa femme. Cette idée luy rendoit toutes les vengeances legitimes ; mais comme il n'estoit pas moins honneste & moins raisonnable qu'amoureux, il se demandoit à luy-mesme dequoy il pouvoit se plaindre, & il trouvoit que les Astres estoient seuls coupables. Il ne pouvoit imposer de loix à sa femme, que d'avance elle ne se fust imposée ; Elle n'avoit aucun commerce avec Bellegarde, il ne cherchoit point à en avoir avec elle, La plus severe jalousie ne pouvoit leur prescrire d'autre maniere de vivre que celle qu'ils observoient, & s'ils rendoient le Marquis le plus mal-heureux de tous les hommes, il les rendoit les personnes de la terre les plus infortunées.

Cette derniere consideration fut si puissante sur son ame, qu'elle surmonta

monta toutes les autres ; il l'a fortifiã pendant deux ou trois jours par toutes les reflexions que la prudence pût luy ſuggerer, & au bout de ce temps retournant voir ſa femme avec une tranquillité où elle ne s'eſtoit pas attenduë ; Taſchez à recouvrer voſtre ſanté, Madame, luy dit-il, & ſortez d'une contrainte que vous n'auriez pas ſoufferte ſi long-temps, ſi vous me l'aviez pluſtoſt declarée. Je vous aime avec une ardeur que rien n'égale, & ſi je pouvois en eſperer de vous une pareille, je prefererois la qualité de voſtre mary à toutes les fortunes du monde ; mais je ne ſçay point la conſerver quand elle vous eſt odieuſe. Je vais conſulter ce qu'il y a de plus habiles gens en France, pour taſcher à rompre noſtre mariage ; j'emploieray auprés du Saint Pere tout le credit que le Roy m'a fait l'honneur de me donner ſur ſon eſprit, & je vous jure en hom-

me

me d'honneur, qu'il ne tiendra point à moy que je ne reüſſiſſe. Si j'y parviens, Madame, vous me verrez bientoſt vous donner mon néveu de ma propre main, & me conſoler par voſtre felicité, de l'obſtacle que vous apportez à la mienne. Et ſi malgré mes intentions, je demeure voſtre Eſpoux, du moins puis-je vous aſſurer, que ce mariage fatal ne vous couſtera jamais de cõplaiſances douloureuſes, & que c'eſt icy le dernier jour de ma vie où je vous montreray le viſage d'un homme que malgré luy vous avés deû regarder comme voſtre tyran.

Quelque honneſteté que la Marquiſe de Termes eût reconnuë en ſon mary, elle ne pût croire que le diſcours qu'il luy faiſoit n'eût que cette cauſe, elle crût au contraire, qu'irrité de l'aveu qu'elle luy avoit fait, c'eſtoit par mépris qu'il ſe ſeparoit d'elle, & le regardant avec une froi-

froideur reſpectueuſe. Vous avez raiſon, Monſieur, luy dit-elle, de me juger indigne de porter le nom de voſtre femme; il y a long-temps que je fais le meſme jugement, & le remords qu'il m'a cauſé n'a peut-eſtre pas eſté le moins ſenſible de mes maux; Je ne vous en fais toutesfois aucune excuſe, on n'en doit point des crimes forcez, & s'il avoit eſté en mon pouvoir de prevenir par ma tendreſſe le divorce que vous m'annoncez, je vous prie d'eſtre perſuadé que je ne me le ſerois pas attirée. Há! Madame, s'écria tendrement le Marquis, je n'eſtois point preparé contre vos reproches, ils ébranlent toutes mes reſolutions, & ſi loin de m'accuſer de mépris pour le qualité de voſtre Eſpoux, vous ne continuez à me témoigner de l'amour pour mon néveu, & ne me laiſſés voir toute la joye que doit vous donner l'eſperance d'eſtre à luy, elle ſera fauſſe, & je n'au-

n'auray jamais la force d'executer ce que je me ſuis promis. Helas! Monſieur, pourſuivit triſtement la Marquiſe, que pouvez vous vous promettre? & quelles eſperances puis-je concevoir? Un moment de noſtre mariage a mis un obſtacle invincible à tout ce que je puis deſirer. Nous pouvons ceſſer de nous voir; nous pouvons d'un commun conſentement renoncer à vivre enſemble; mais vous ne ſçauriez vous empeſcher d'eſtre l'oncle du Baron de Bellegarde, & je ne puis changer la loy qui deffend aux femmes d'eſpouſer le néveu de leur mary. Demeurés donc auprés de moy, s'il eſt vray qu'il n'y ait que cette raiſon qui vous en chaſſe; Voſtre veuë m'eſt plus utile que voſtre abſence, & noſtre ſeparation me laiſſant à moy-meſme, me livreroit peut-eſtre au plus redoutable de mes ennemis. Je ne demeureray point, Madame, reprit le Marquis,

& ce dernier discours repare tout le mal qu'à pensé faire le premier. J'y remarque une douleur de ne pouvoir épouser mon néveu, qui va me faire tenter toutes choses pour le rendre vostre mary. Adieu, Madame, vous ne me verrez plus que pour vous annoncer vostre bonheur, & vous devez croire que si je ne le faits point, ce ne seray ny faute de soins, ny faute de sinceres intentions.

Il la quitta en finissant cét adieu, & montant à cheval, il vint retrouver le Roy, auprés duquel il auroit de bonne foy fait ce qu'il auroit pû pour tenir sa parole; mais la mort ne luy en laissa pas le loisir; il fut tué à la Bataille de Jarnac, & il fut aisé de juger par les dernieres heures de sa vie, de ce qu'il auroit fait si elle avoit duré davantage. Il declara qu'il n'avoit jamais tenu la Marquise de Termes pour sa femme, qu'il y avoit eu deffaut de consentement dans leur

mariage, & adjouſtant qu'il vouloit la recompenſer de ſon ſilence, ſans toutesfois faire tort à ſon neuveu, il le fit ſon legataire univerſel, à condition qu'il eſpouſaſt ſa veuve.

Le jeune Baron ſe fit lire deux fois cét article, ſans croire l'avoir bien entendu; Son oncle n'avoit pas eu la force de luy dire ce qu'il ſçavoit des ſentimẽs de la Marquiſe; c'eſt une nouvelle qu'on ne ſe reſout point à porter ſoy meſme à ſon Rival, & d'ailleurs comme il n'eſtoit pas aſſuré de pouvoir faire rompre ſon mariage, il ne vouloit point hazarder une confidence ſi dangereuſe; mais quand les approches de la mort la luy eurent rendu indifferente, & que par le trouble de ſon néveu il comprit qu'il aimoit encore autant Madame de Termes qu'il en eſtoit aimé. Ce n'eſt point le hazard, luy dit-il, qui m'a fait rencontrer ſi juſte avec vos deſirs, ils ne me ſont pas inconnus;

Un

Un autre homme que moy, qui à ma place auroit eſté auſſi bien informé, prendroit peut-eſtre des ſoins contraires à ceux que je prends; mais j'aimois aſſez Madame de Termes pour ſacrifier toute ma felicité à la ſienne. Conſervez cherement cette memoire, & ſi vous vous ſouvenez que ſans y penſer j'ay traverſé voſtre amour, n'oubliez pas, que quand je l'ay ſçeu, je luy ay volontiers immolé tous les droits & tous les reſſentimens du mien.

Ces paroles furent les dernieres qu'il prononça de ſuite, il mourut peu de temps aprés dans les bras de ſon néveu, qui touché juſques à l'ame de l'action du Marquis, ſe deſeſperoit de ſa mort, & auroit ſans doute combattu de ſacrifices & de generoſité avec luy, s'il avoit plus long-temps veſcu. Mais comme il eſt inutile, quand les gens ne ſont plus, de faire ces ſuppoſitions; Le Baron,

Baron, que nous appellerons à l'avenir le Marquis de Bellegarde, ne s'y arresta gueres, il demanda congé au Roy pour aller faire un voyage en Guyenne, & si-tost qu'il se fut acquitté de ses devoirs envers le corps de son oncle, il courut porter luy-mesme à la belle veuve les dernieres volontez de son Epoux.

Elle n'en avoit aucune connoissance, le nouveau Marquis jaloux qu'un autre eut apporté cette nouvelle, avoit deffendu qu'on la publiast; Il s'estoit contenté de faire sçavoir la mort, afin qu'à son arrivée il trouvât les premiers pleurs essuyées, & ses ordres ayant esté fidellement suivis, la belle veuve fut bien surprise de le voir un matin entrer dans sa chambre. Elle rougit à sa veuë, & surmontant une tendre émotion, qui malgré sa vertu la faisoit pencher vers la joye; Retirez-vous Baron, luy dit-elle severement, je ne suis pas moins

la veuve du Marquis de Termes, que j'en estois la femme, & je n'ay pas encore assez oublié ce qui m'empeschoit de vous voir pendant sa vie, pour vous voir si-tost aprés sa mort. Je n'ay pas moins de memoire que vous, Madame, repartit le Marquis de Bellegarde, & quelques severes que fussent les ordres que j'ay receus, je les aurois observez jusques à de nouveaux, si la bonté de mon oncle ne m'en eût relevé.

Alors luy presentant le Testament du deffunt Marquis, & une lettre dont il avoit pris soin de l'accompagner, il surprit si fort cette femme par l'effet d'une bonté si extraordinaire, qu'elle eut dans un moment le visage tout couvert de larmes, & que Bellegarde vit l'heure où la reconnoissance & la pitié de son Amante alloient rendre inutile la generosité de son Rival.

Le Testament du Marquis de Ter-

Termés fut d'abord publié dans toute la Province de de Guyenne, & y surprit si fort tout le monde, qu'à peine pouvoit-on le croire, quoy qu'on le vist. On le soupçonna de fausseté; on pretendit qu'il n'avoit pas esté au pouvoir du deffunt de le faire, & quelques autres heritiers du Marquis dont cette donation aneantissoit les droits, voyant que sans la condition d'espouser la veuve, Bellegarde ne pouvoit joüir du don, firent tout ce qu'ils pûrent pour empescher ce mariage.

Ils envoyerent en Cour de Rome traverser la dispense, ils publierent des mesdisances de la Marquise, qui sembloient la mettre dans la necessité de ne passer pas outre, ils disoient qu'elle avoit fait tüer son mary par un de ses propres domestiques, & qu'en suitte elle luy avoit fait donner un breuvage qui luy avoit troublé le sens, & dont ce Testament estoit un effet.

Le

Le pere de cette belle Dame eſtoit delicat ſur le point d'honneur, il comprenoit que ſa fille en épouſant le jeune Marquis authoriſoit ces bruits, & luy deffendit ſeverement de conclure ce mariage. Craignant meſme que ſa qualité de veuve ne la miſt en droit de meſpriſer ſes deffences, il en obtint de tous les Eveſques de Guyenne, aux Preſtres de leur Dioceze de leur donner la benediction nuptiale ſur peine des Cenſures Eccleſiaſtiques.

Le belle veuve & ſon Amant enviſageoient ces obſtacles avec des tranſports de douleur & de tendreſſe, qui auroient dû faire pitié à leurs propres ennemis. Le temps que le jeune Marquis avoit eſté abſent avoit achevé de perfectionner ſa taille, le monde & la Cour avoient poly ſon eſprit, & elle le trouvoit enfin ſi digne de toute l'ardeur qu'elle ſentoit pour luy, qu'elle ne pouvoit ſe

consoler de ce qu'on la rendoit inutile.

Quoy! luy disoit-elle, il sera donc écrit dans le Ciel que je ne seray jamais vostre femme? le Marquis de Termes vivra pour nous aprés sa mort, & cette mesme Destinée qui m'a donné des inclinations si violentes à nous aimer, a eu l'injustice de mettre à nostre felicité des obstacles invincibles? Invincibles? Madame, s'écria le Marquis de Bellegarde. Há! il faut donc qu'ils le soient dans vostre cœur. J'avouë que si je suis assez mal-heureux pour les y trouver, il n'y a ny droits, ny excez de passion qu'ils ne surmontent; Mais, Madame, s'il est vray que vous m'aimiez encore, je vous épouseray, quand toutes les Puissances de la terre s'uniroient pour m'en empécher. Dites, poursuivit languissamment la belle Veuve, que malgré toutes les puissances de la terre nous nous aimerons

rons juſqu'à la mort ; mais mon cher Marquis, pour s'épouſer, il faut des formalitez qu'on nous interdit, & ſans leſquelles une femme telle que moy ne peut jamais eſtre la voſtre. Quoy ? Madame, interrompit douloureuſement le Marquis, la foy n'eſt donc plus qu'une chimere ? & c'eſt en vain que je puis vous en donner une, la plus ſincere & la plus inviolable qui ait jamais eſté donnée ?

La Marquiſe n'eſtoit pas encore parvenuë au degré d'amour qui détruit entierement la raiſon, elle s'offença de ce que le Marquis pouvoit luy propoſer un mariage ſans forme, & luy deffendiſt ſincerement de l'en croire capable.

MAXIME IV.

Mais helas ! il ne faut, que donner à l'Amour,
Un leger droit, d'étaler ſon langage,

Ce premier pas, dans l'ame la plus sage,
L'expose à se voir quelque jour,
Soûmise toute entiere aux effets de sa rage,
Jamais aux cœurs bien nez, il ne se laisse voir,
Qu'aparamment soûmis, aux regles du devoir,
C'est la vertu, dit-il, qui l'anime & l'engage,
Sans elle il ne seroit qu'une ardeur de passage,
A-t'il sous ce masque trompeur,
Pris quelque pied dedans un jeune cœur?
Il en bannit toute l'horreur du crime,
La vertu, la raison, le desir pour l'estime,
La bien-seance & la pudeur,
Tout, devient tost ou tard, la mourante victime
De cét impitoyable & rusé suborneur.

La Marquise de Termes soûtint encore quelque temps le caractere de femme jalouse de sa reputation, son amour ne servoit qu'à éclater sa vertu,

vertu, & chaque nouvelle propoſition de l'Amant eſtoit un triomphe pour la gloire de l'Amante ; mais comme plus elle ſe croyoit de fermeté, & moins elle prenoit de precaution contre elle-meſme, elle tomba inſenſiblement dans les foibleſſes des autres femmes, & la veuë continuelle du jeune Marquis effaça de ſa memoire les objets qu'il avoit intereſt d'en bannir.

Il luy fit agréer de paſſer dans l'Eſtat de Savoye, dont il avoit veu le Duc en France au voyage qu'il y fit un peu avant la mort de Henry II. Bien que Bellegarde ne fut alors qu'un jeune Page de Monſieur le Dauphin, il avoit receu pluſieurs marques de bienveillance du Duc de Savoye, il les avoit depuis ſoigneuſement cultivées, & il eſpera que par le credit de ce Prince on pourroit obtenir une diſpence de ſa Sainteté, ou que peut-eſtre les Eveſques de Pied-

mond seroient plus traitables que ceux de Guyenne. La Marquise seduite par cette esperance, suivit le Marquis à Turin, où ils furent tres-bien reçeus du Prince, il leur promit azile & protection, & soit que Bellegarde ne laissast plus approcher sa tante que par des gens qui luy parloient en sa faveur, ou que ce soit une des fatalitez de l'amour d'abuser de la puissance qu'on luy donne, la Marquise se trouva la femme du jeune Marquis, sans qu'on ait bien sçeu si elle avoit trouvé le secret de la devenir en conscience.

Les premiers jours de ce mariage comblerent ces Amans de tant de felicité, qu'ils en étoient comme enyvrez, ils ne se regardoient & ne se parloient qu'avec transport, un moment d'absence leur duroit une année, & le Marquis renonçant à tous les desirs qu'une juste ambition donne aux gens de sa naissance, sem-

bloit

bloit avoir borné ſa gloire à plaire à ſa nouvelle Epouſe.

MAXIME V.

Mais felicité menſongerè,
Voſtre illuſion paſſagere
N'a pas ſi-toſt paru, qu'elle s'évanoüit,
Le bon-heur des Amans, eſt tout dans l'eſperance,
Ce qui de loin les ébloüit,
Perd, de prés, ſon éclat, & ſa fauſſe apparence
Et tel mettoit un plus haut prix
A la felicité ſi long-temps deſirée,
Qui l'a trouve à ſon gré plus digne de mépris,
Quand avec ſon eſpoir, il l'a bien comparée.

La Marquiſe de Termes eſtoit tres-belle, & l'admiration de tout le monde en faiſoit foy; mais quand le Marquis fut en poſſeſſion de cette

beauté, il luy sembla que peut-estre l'auroit-il trouvée dans une personne qui auroit mieux accommodé ses affaires. On traittoit en Guyenne l'évasion de la Marquise de rapt, & on en informoit severement contre Bellegarde. Cette procedure luy fermoit les chemins de sa patrie, & il recevoit tous les jours des nouvelles de la Cour, qu'on l'y blâmoit fort de l'action où il avoit porté la veuve de son oncle. C'estoit en vain qu'il s'excusoit sur le Testament du deffunt, pour une personne qui le croyoit veritable, trente le jugeoient fabuleux : la Reine Mere estoit du nombre des derniers, & faisoit un grand bruit de ses doutes. Non qu'elle fut trop delicate sur ces sortes de choses; mais Bellegarde avoit eu des differents avec Dugua Favory de Monsieur d'Anjou qui estoit Roy de Pologne, c'estoit le fils chery de la Reine Mere, & elle vouloit luy tesmoigner

en toutes occaſions qu'elle eſpouſoit ſes ſentimens. Elle obligea donc le Roy à ſe declarer contre le Marquis, il donna ſa Charge, & luy fit deffendre de revenir à la Cour. Cette diſgrace le deſeſperoit, & la Marquiſe loin d'avoir quelque complaiſance pour ſes chagrins, & de prendre avec luy le caractere d'une femme prudente & ſoûmiſe, vouloit conſerver celuy d'une Maiſtreſſe delicate, & luy faiſoit un crime de la moindre réverie.

Je n'ay plus le don de vous divertir, luy diſoit-elle, vous eſtes touſjours melancolique auprés de moy, & ſans vous ſouvenir que pour vous j'ay renoncé à toutes choſes, vous me laiſſez croire que je ne vous tiens lieu de rien; Que peut-il vous manquer quand vous me poſſedez toute entiere? & quelle plus heureuſe deſtinée ſouhaittez-vous, que de paſſer tranquillement vos jours auprés

de moy ? ay-je changé de cœur ou de visage depuis que cette destinée faisoit tous vos desirs ?

Le Marquis ne sçavoit que luy respondre, & n'aymant pas à se trouver confondu, il évitoit autant qu'il pouvoit d'entrer en explication. Ces fuites devenoient un nouveau crime, & luy attiroient de nouveaux murmures, & il s'y méla des estincelles de jalousie. Comme il se trouvoit persecuté chez luy, il se plaisoit plus dans quelques autres maisons, & la Marquise s'imagina que l'amour l'y retenoit, elle s'en plaignit en des termes si injurieux, & fit des pieces si sanglantes aux personnes qu'elle soupçonnoit d'estre ses Rivales, que le Marquis se fit un poinct d'honneur de la corriger ; il luy parla d'un ton d'Epoux qui vouloit estre obeï, & ne pouvant ny la soûmettre à ses volontez, ny se regler sur les siennes, il vint à la haïr

plus

plus fortement qu'il ne l'avoit jamais aymée.

Cependant le Roy Charles IX. eſtoit mort, & ſon ſucceſſeur partoit de Pologne pour venir prendre poſſeſſion de la Couronne de France. Dans l'une de ces conditions comme dans l'autre, Dugua demeuroit touſiours ſon Favori, il l'avoit dépeſché à la Reyne ſa mere pour l'avertir de ſa marche, & Bellegarde voulut profiter de cette abſence pour taſcher à ſe remettre en grace auprés de ſa Majeſté. On ſçavoit par toute l'Europe que le Roy s'eſtoit dérobé de Pologne, & que le Senat eſtoit fort affligé de ſa fuïte. Bellegarde euſt advis par un amy qu'il avoit à Veniſe, que la Seigneurie qui eſtoit alliée avec la Pologne, & qui avoit intereſt à maintenir cette alliance pour empeſcher les progrés du Turc, faiſoit deſſein ſi le nouveau Roy paſſoit par les Terres de

Veniſe, de l'y retenir adroitement, juſqu'à ce que les Deputez de Pologne l'euſſent atteint. Il jugea que ce ſeroit une rude attaque pour ſa Majeſté, & que s'il pouvoit ou faire changer ce deſſein, ou donner advis au Roy qu'il priſt ſa route par ailleurs, ce ſervice effaceroit peut-eſtre le ſouvenir du paſſé. Il communiqua ſa penſée au Duc de Savoye, dont il eſtoit ſingulierement aymé, & non ſeulement il l'approuva, mais il luy en confia une autre, dont il luy donna la negotiation.

La Ducheſſe de Savoye, femme de ce Duc, eſtoit fille de François I. & de Claude de Valois ſa premiere femme; l'éducation qu'elle avoit receuë d'une ſi bonne & ſi douce mere, jointe à des inclinations fort pacifiques, luy donnoient autant de deſir de voir la Paix dans tout le Royaume de France, que la Reine Mere en avoit d'y entretenir la Guerre; cette

Du-

Ducheſſe & le Duc ſon mary menageoient depuis long-temps les Princes d'Italie pour les faire entrer dans ce grand deſſein. Le Duc Damville, qui comme je l'ay dit dans l'Hiſtoire precedente, eſtoit Chef des rebelles de Languedoc, avoit engagé ſa parole à la Ducheſſe de contribüer à la Paix de tout ſon pouvoir, il venoit pour cela en Piedmont, où le Duc de Savoye vouloit le preſenter au Roy, & luy demander le pardon de ſa revolte. Le Duc de Savoye ſouhaitoit que les Princes d'Italie, chez leſquels ſa Majeſté paſſeroit, luy donnaſſent les meſmes conſeils, & chargea Bellegarde de les en ſoliciter de ſa part. Il le fit par autant d'adreſſe que de ſuccez, & ſe ſervant à propos du pouvoir qu'il s'acquit auprés de quelques-uns, non ſeulement il fit changer la reſolution de la Seigneurie, mais elle fit une reception magnifique à ſa Majeſté, & renou-

vella

vella si étroitement les alliancés qu'elle avoit déja avec la France, que depuis quelques desordres qui soient arrivez, elle ne les a point violées.

Le Roy n'avoit pas ignoré les dessseins qu'elle avoit eus, & apprenant par des lettres du Duc de Savoye, que c'estoit le Marquis de Bellegarde, qui par son addresse les avoit détournez, il luy donna le Brevet de Mareschal de France, & l'honora de tant d'autres marques de bonté, que sa faveur surpassa de beaucoup sa disgrace.

Ce n'estoit pas dequoy rapeller dans son cœur l'amour qu'il avoit eû pour sa femme, il estoit si charmé de son nouveau credit, qu'à peine se souvenoit il de l'avoir esté d'autre chose. La Marquise s'apperçeut à son retour que sa froideur alloit jusques au mépris, & elle en conçeut un dépit qui n'eut pas grand chemin

à faire pour paſſer juſques à la rage.

Depuis qu'elle s'étoit miſe en teſte quelque ſoupçon de jalouſie, elle avoit mis tant d'eſpions auprés de ſon mary, qu'il ne faiſoit rien dont elle ne fuſt informée. Elle avoit ſurpris pluſieurs lettres du Marquis au Duc de Savoye, où il luy touchoit quelque choſe du deſſein de la Paix, & une entr'autres où aprés une longue conference avec le Duc de Modene, il marquoit que pour eſtablir la Paix il falloit oſter le maniement des affaires à la Reine Mere, & qu'il n'y en auroit jamais de ſolide dans le Royaume tant que ſon eſprit y regneroit. La Marquiſe n'avoit oſé ſupprimer ces lettres, elle craignoit qu'on n'en fiſt des perquiſitions qui parvinſſent juſques à elle, mais elle en avoit fait de fideles extraits, & chaque moment des mépris de ſon mary, devenant un nouvel éguillon pour ſa fureur, elle en fut ſi poſſedée, que

que pour se vanger elle avertit la Reine Mere de ce qui se passoit, & par cette trahison rompit le projet où on travailloit depuis si long-temps.

Il estoit fort avancé, la Duchesse de Savoye en avoit ouvert la proposition; Le Duc Damville qui avoit obtenu sa grace, & dont l'esprit insinüant avoit en peu d'heures fait de grands progrez sur celuy du Roy, luy avoit conseillé de regner par luy-mesme, & de choisir pour executer ses ordres des gens vertueux & bien intentionnez. Il avoit presté l'oreille à ces sages avis; Pibrac qui avoit esté envoyé par la Reine en Pologne pour y porter la nouvelle de la mort du feu Roy, & qui estoit encore à la suitte de celuy-cy, se servit de son éloquence pour appuïer ce qu'on proposoit. Bellegarde commençoit à estre declaré Favory, & si la vengeance de la Marquise eût differé quelque jours à éclater, la premiere

miere expedition que le Roy eût ſignée eût eſté une Lettre de Cachet pour envoyer la Reine Mere dans ſon Appanage; mais cette Princeſſe ayant appris le danger qui la menaçoit, y remedia ſi promptement, qu'il fut impoſſible d'achever l'entrepriſe. Elle renvoya Dugua auprés du Roy, dont il connoiſſoit le foible, & ſur lequel il avoit un merveilleux aſcendant. A peine ſe fut-il montré qu'il rentra dans tous ſes droits, & que Bellegarde ne luy ſervit plus que de luſtre. Le Chancelier de Chiverny autre Deputé, & creature de la Reyne Mere, vint ſeconder les charmes de Dugua, on donna des couleurs ſi noires à ce qui avoit eſté conſeillé au Roy, qu'on luy rendit le Duc Damville ſuſpect d'intentions criminelles, il fut contraint de ſe ſauver ſecrettement de Thurin pour retourner en Languedoc, & la Reyne s'eſtant avancée juſques aux Frontieres

[illegible] achera de [illegible] les nua-
[illegible] contre elle.

[illegible] accompagna le [illegible] ses Estats, & sa [illegible] ne vouloit pas qu'il pût le [illegible] d'effect de parole, fit [illegible] France com-
[illegible] y auoit promis ; mais ce fut [illegible] de marques de froideur, [illegible] dõt elle le iugea qu'elle luy [illegible] la promesse par vn poinct [illegible] qu'par incli-
[illegible]

Le nouueau Mareschal eut de [illegible] soupçons de la trahison de sa [illegible] ne pût s'empescher [illegible] de certaines [illegible] qui seruirent à cela, & la [illegible] Reyne Mere qui autrefois auoit esté [illegible] à se defendre contre la [illegible] y prit alors en des [illegible] à aduantageux, qu'il comprit [illegible] la obligée par quelque grand

grand ſervice. Il écrivit à la Ducheſſe de Savoye ce qu'il en penſoit, & aprés l'avoir priée de tâcher à découvrir cette verité, il l'a conjuroit ſi la Marquiſe eſtoit coupable, de la faire ſeverement punir.

Cette lettre trouva la Ducheſſe à l'extrémité, elle eſtoit tombée malade quelques jours aprés le départ du Roy, & ſon mal fut ſi violent, que le Duc ſon mary, qui ſur cette nouvelle revint du Pond de Beauvoiſin, arriva trop tard d'une demie journée. Tout ce qu'il y avoit de Dames de qualité à la Cour de Savoye ne quittoient point ſon appartement, & la nouvelle Mareſchalle y eſtoit aſſiduë comme les autres. Elle vit arriver un Courrier de ſon mary, que les Medecins deffendirent qu'on laiſſaſt parler à la malade, elle ſe douta qu'il portoit quelque lettre qu'elle avoit peut-eſtre intereſt de voir, & priant une des fem-

tieres de l'Estat de Savoye, acheva de dissiper par sa presence tous les nuages qu'on avoit élevez contre elle.

Le Duc de Savoye accompagna le Roy jusqu'hors de ses Estats, & sa Majesté ne voulant pas qu'il pût le soupçonner de deffaut de parole, fit Bellegarde Mareschal de France comme elle luy avoit promis; mais ce fut avec tant de marques de froideur, qu'il estoit aisé de juger qu'elle luy tenoit sa promesse par un poinct d'honneur plûtost que par inclination.

Le nouveau Mareschal eut de grands soupçons de la trahison de sa femme, elle n'avoit pû s'empescher de méler dans ses reproches certaines menaces qui tendoient à cela, & la Reyne Mere qui autrefois avoit esté la premiere à se déchaîner contre la Marquise, luy en parloit alors en des termes si avantageux, qu'il comprit qu'elle l'y avoit obligée par quelque grand

grand ſervice. Il écrivit à la Ducheſſe de Savoye ce qu'il en penſoit, & aprés l'avoir priée de tâcher à découvrir cette verité, il l'a conjuroit ſi la Marquiſe eſtoit coupable, de la faire ſeverement punir.

Cette lettre trouva la Ducheſſe à l'extrémité, elle eſtoit tombée malade quelques jours aprés le départ du Roy, & ſon mal fut ſi violent, que le Duc ſon mary, qui ſur cette nouvelle revint du Pond de Beauvoiſin, arriva trop tard d'une demie journée. Tout ce qu'il y avoit de Dames de qualité à la Cour de Savoye ne quittoient point ſon appartement, & la nouvelle Mareſchalle y eſtoit aſſiduë comme les autres. Elle vit arriver un Courrier de ſon mary, que les Medecins deffendirent qu'on laiſſaſt parler à la malade, elle ſe douta qu'il portoit quelque lettre qu'elle avoit peut-eſtre intereſt de voir, & priant une des fem-

tieres de l'Estat de Savoye, acheva de dissiper par sa presence tous les nuages qu'on avoit élevez contre elle.

Le Duc de Savoye accompagna le Roy jusqu'hors de ses Estats, & sa Majesté ne voulant pas qu'il pût le soupçonner de deffaut de parole, fit Bellegarde Mareschal de France comme elle luy avoit promis; mais ce fut avec tant de marques de froideur, qu'il estoit aisé de juger qu'elle luy tenoit sa promesse par un poinct d'honneur plûtost que par inclination.

Le nouveau Mareschal eut de grands soupçons de la trahison de sa femme, elle n'avoit pû s'empescher de méler dans ses reproches certaines menaces qui tendoient à cela, & la Reyne Mere qui autrefois avoit esté la premiere à se déchaîner contre la Marquise, luy en parloit alors en des termes si avantageux, qu'il comprit qu'elle l'y avoit obligée par quelque grand

grand ſervice. Il écrivit à la Ducheſſe de Savoye ce qu'il en penſoit, & aprés l'avoir priée de tâcher à découvrir cette verité, il l'a conjuroit ſi la Marquiſe eſtoit coupable, de la faire ſeverement punir.

Cette lettre trouva la Ducheſſe à l'extrémité, elle eſtoit tombée malade quelques jours aprés le départ du Roy, & ſon mal fut ſi violent, que le Duc ſon mary, qui ſur cette nouvelle revint du Pond de Beauvoiſin, arriva trop tard d'une demie journée. Tout ce qu'il y avoit de Dames de qualité à la Cour de Savoye ne quittoient point ſon appartement, & la nouvelle Mareſchalle y eſtoit aſſiduë comme les autres. Elle vit arriver un Courrier de ſon mary, que les Medecins deffendirent qu'on laiſſaſt parler à la malade, elle ſe douta qu'il portoit quelque lettre qu'elle avoit peut-eſtre intereſt de voir, & priant une des fem-

tieres de l'Estat de Savoye, acheva de dissiper par sa presence tous les nuages qu'on avoit élevez contre elle.

Le Duc de Savoye accompagna le Roy jusqu'hors de ses Estats, & sa Majesté ne voulant pas qu'il pût le soupçonner de deffaut de parole, fit Bellegarde Mareschal de France comme elle luy avoit promis; mais ce fut avec tant de marques de froideur, qu'il estoit aisé de juger qu'elle luy tenoit sa promesse par un poinct d'honneur plûtost que par inclination.

Le nouveau Mareschal eut de grands soupçons de la trahison de sa femme, elle n'avoit pû s'empescher de méler dans ses reproches certaines menaces qui tendoient à cela, & la Reyne Mere qui autrefois avoit esté la premiere à se déchaîner contre la Marquise, luy en parloit alors en des termes si avantageux, qu'il comprit qu'elle l'y avoit obligée par quelque grand

;rand ſervice. Il écrivit à la Ducheſ-
e de Savoye ce qu'il en penſoit, &
ıprés l'avoir priée de tâcher à décou-
/rir cette verité, il l'a conjuroit ſi la
Marquiſe eſtoit coupable, de la faire
everement punir.

Cette lettre trouva la Ducheſſe à
'extrémité, elle eſtoit tombée ma-
ade quelques jours aprés le départ
lu Roy, & ſon mal fut ſi violent,
ue le Duc ſon mary, qui ſur cette
ıouvelle revint du Pond de Beau-
'oiſin, arriva trop tard d'une demie
ournée. Tout ce qu'il y avoit de
Dames de qualité à la Cour de Sa-
'oye ne quittoient point ſon ap-
ıartement, & la nouvelle Mareſ-
halle y eſtoit aſſiduë comme les au-
res. Elle vit arriver un Courrier de
on mary, que les Medecins deffen-
lirent qu'on laiſſaſt parler à la mala-
le, elle ſe douta qu'il portoit quel-
ue lettre qu'elle avoit peut-eſtre
ntereſt de voir, & priant une des

fem-

tieres de l'Estat de Savoye, acheva de dissiper par sa presence tous les nuages qu'on avoit élevez contre elle.

Le Duc de Savoye accompagna le Roy jusqu'hors de ses Estats, & sa Majesté ne voulant pas qu'il pût le soupçonner de deffaut de parole, fit Bellegarde Mareschal de France comme elle luy avoit promis; mais ce fut avec tant de marques de froideur, qu'il estoit aisé de juger qu'elle luy tenoit sa promesse par un poinct d'honneur plûtost que par inclination.

Le nouveau Mareschal eut de grands soupçons de la trahison de sa femme, elle n'avoit pû s'empescher de méler dans ses reproches certaines menaces qui tendoient à cela, & la Reyne Mere qui autrefois avoit esté la premiere à se déchaîner contre la Marquise, luy en parloit alors en des termes si avantageux, qu'il comprit qu'elle l'y avoit obligée par quelque grand

grand ſervice. Il écrivit à la Ducheſſe de Savoye ce qu'il en penſoit, & aprés l'avoir priée de tâcher à découvrir cette verité, il l'a conjuroit ſi la Marquiſe eſtoit coupable, de la faire ſeverement punir.

Cette lettre trouva la Ducheſſe à l'extrémité, elle eſtoit tombée malade quelques jours aprés le départ du Roy, & ſon mal fut ſi violent, que le Duc ſon mary, qui ſur cette nouvelle revint du Pond de Beauvoiſin, arriva trop tard d'une demie journée. Tout ce qu'il y avoit de Dames de qualité à la Cour de Savoye ne quittoient point ſon appartement, & la nouvelle Mareſchalle y eſtoit aſſiduë comme les autres. Elle vit arriver un Courrier de ſon mary, que les Medecins deffendirent qu'on laiſſaſt parler à la malade, elle ſe douta qu'il portoit quelque lettre qu'elle avoit peut-eſtre intereſt de voir, & priant une des fem-

femmes de Madame de Savoyé de s'en informer, elle la fit ensuite charger de la depéche, afin, disoit-elle, de la donner à sa Maistresse si elle en trouvoit la commodité. Ce Courrier connoissoit la femme qui luy parloit pour estre à Madame de Savoye, & son Maistre n'ayant pû juger qu'il trouveroit la Ducheſſe en cét estat, n'avoit pas pris de précaution contre cette surprise, il avoit bien défendu qu'on donnast la lettre à sa femme; mais toutes les autres mains parurent bonnes au Courrier. Il donna sa lettre, & remontant à cheval en diligence, il alla dire au Mareschal l'estat où estoit cette Princesse. Elle ne vécut que peu d'heures aprés, & la Mareschalle disant à la personne qui avoit la lettre, que dans le trouble où on estoit, elle seroit plus seurement entre ses mains que dans les siennes, la prit, & se retira dans sa chambre pour la lire en liberté.

Elle

Elle n'euſt pas ſi-toſt veu ce qu'el-
contenoit, qu'elle jugea qu'il n'y
oit plus de ſeureté pour elle dans
Eſtat de Savoye. Elle avoit uſé de
aucoup d'adreſſe & de beaucoup
e ſecret dans les larcins qu'elle avoit
its, & dans les avis qu'elle avoit
lonnez; mais cependant elle eſtoit
oupable, & toſt ou tard les veritez
ſe découvrent.

Cette reflexion la mit dans une extréme perplexité; elle n'oſoit retourner ſeule en Guyenne aprés ce qu'elle avoit fait, elle avoit honte de publier qu'un Amant qu'elle avoit ſuivy au prejudice de tant de devoirs, l'en euſt ſi mal recompenſée, elle n'avoit ny biens, ny eſtabliſſement ailleurs, & quand elle auroit pû trouver des aziles, elle euſt donné au Mareſchal un pretexte trop ſpecieux ſi elle l'avoit quitté la premiere. Ne ſçachant donc à quoy ſe reſoudre, & faiſant mille imprécations contre la

folle

folle paſſion qui l'a reduiſoit à cette extrémité, il luy vint en penſée d'aller trouver la Reyne Mere, & de la ſupplier, puiſque c'eſtoit pour l'avoir ſervie qu'elle tomboit dans ces dernieres infortunes, qu'il luy pleuſt les ſoulager.

La Cour eſtoit alors à Lyon, où la Reine Mere n'avoit pas peu d'affaires; c'eſtoit dans cette Ville & en ce temps-là que le Roy avoit declaré le deſſein qu'il avoit d'épouſer la Princeſſe de Condé; j'ay dit ailleurs l'intereſt que la Reyne avoit de s'oppoſer à ce mariage, & les obſtacles qu'elle tâchoit d'y apporter. Elle eſtoit dans le fort de cét embarras quand Madame de Bellegarde arriva, mais à ſon nom elle luy accorda volontiers une audiance particuliere, & s'eſtant retirée de fort bonne heure, elle l'a fit introduire le ſoir dans ſa chambre.

La Mareſchalle ſe jetta d'abord à ſes

ſes pieds, & aprés avoir imploré ſon indulgence pour les fautes que ſon amour luy avoit fait commettre ; Il m'a fait trouver des dégouſts, pour-ſuivit-elle, dans un mariage qui auroit dû faire toute ma felicité. Il m'a fait troubler le repos de l'homme du monde qui meritoit le mieux toutes mes affections, & aprés m'avoir forcée à renoncer à mes parens, à ma patrie, & aux intereſts de ma gloire ; c'eſt encore luy qui me force à venir demander à Voſtre Majeſté de proteger le Mareſchal de Bellegarde contre luy-meſme. Oüy, Madame, maniere dont il me traitte luy fait us de tort que ſes plus grands ennemis ne luy en ſçauroient faire : out le Piedmond, toute la Fran-, & peut-eſtre toute l'Europe ; car on avanture eſt aſſez extraordinaire ur y eſtre reſpanduë, ſont teſmoins e pour cét ingrat j'ay abandonné. que la gloire & la fortune devoient

me

me rendre plus cher. Que peut-on penſer de la recompenſe que j'en reçois ? Il me mépriſe, il m'abandonne, il écrivoit meſme à la feuë Ducheſſe de Savoye une lettre qui m'eſt tombée entre les mains, par laquelle il l'a ſupplioit de ſe porter à des violences contre ma perſonne. Empeſchez grande Reyne que par ce dernier effet de ſon ingratitude, il n'acheve d'attirer ſur luy toute l'indignation des hommes. Si je ne l'aymois encore tout perfide qu'il eſt, je ne manquerois pas de moyens pour me vanger de tant d'injures. La fuïte qu'il m'a fait entreprendre a des apparences de rapt, que le moindre deſadveu rendroit des certitudes, & ſi l'amour a perdu prés de luy tout ſon credit, la Politique ne ſeroit pas ſi impuiſſante ; Mais, Madame, ce n'eſt point à ces reproches que je veux recourir, je demande ſeulement à Voſtre Majeſté qu'elle daigne par

ſes

ſes remonſtrances rapeller dans le cœur de mon mary les ſentimens que ſa legereté en a bannie, ou que s'il eſt obſtiné dans ſes ingratitudes, elle l'empeſche de les porter juſques au comble de cruauté que j'ay ſujet d'en craindre.

Ce diſcours adroit, qui en ne touchant aucune choſe à la Reyne des advis que la Mareſchalle luy avoit donnez, luy demandoit en pure grace ce qu'elle auroit pû eſperer comme une recompenſe, diſpoſa l'eſprit de la Reyne à tout ce que la Mareſchalle en ſouhaitoit. Elle luy promit protection contre le Mareſchal & contre tous ſes ennemis, & l'ayant cette nuict fait loger chez ſa Dame d'Honneur, le lendemain ſi-toſt qu'elle fut hors du lict elle envoya chercher le Mareſchal. Elle luy repreſenta le tort qu'il ſe faiſoit en traitant avec tant d'ingratitude une perſonne de merite & de naiſſance, que le feu

Marquis de Termes son oncle s'estoit tenu honoré d'épouser, & aprés luy avoir dit que le Roy n'aprouvoit pas ce procedé, & qu'il estoit resolu de proteger Madame de Bellegarde, elle adjousta qu'avant que d'en venir à cette extrémité, elle avoit voulu tenter les voyes douces : Qu'elle avoit fait venir la Mareschalle, qu'elle estoit à Lyon du soir precedent, & qu'il estoit encore en son pouvoir de se faire racommoder avec elle; mais que s'il ne prenoit ce party, & qu'il continüast à la traiter avec les mesmes indignitez, elle l'avertissoit que les bons Rois ne peuvent refuser justice à l'innocence opprimée.

Pendant ce discours de la Reyne, le visage du Mareschal avoit changé vingt fois de couleur. Il avoit fait diverses perquisitions pour s'éclaircir de ses doutes, il s'y confirmoit chaque jour de plus en plus, & persuadé que la Reyne qui estoit vindicative,

se

ſe ſervoit de ce pretexte pour le perdre, il demeura quelque temps ſi troublé, qu'il ne ſçavoit que reſpondre; mais enfin s'eſtant remis.

Il ne ſeroit pas neceſſaire, Madame, luy dit-il, que voſtre Majeſté interpoſaſt ſon autorité pour mettre ma femme bien auprés de moy; ſi mes ingratitudes pretenduës eſtoient le ſeul ſujet de noſtre divorce; Madame de Bellegarde ſçait bien dans ſon ame que je l'ay touſiours ardemment aymée, & ſi quelques fois elle m'a forcé à luy témoigner de legers mécontentemens, ils ont eſté des corrections de mary prudent, plûtoſt qu'un veritable courroux. Mais, Madame, on m'a donné de ſi grands ſcrupules ſur noſtre mariage, qu'à moins d'avoir une diſpence autentique, & de le refaire dans toutes les formes, je ne puis continüer de vivre avec Madame de Bellegarde comme j'y ay vécu. Il falloit faire ces reflexiõs

avant que de partir de Guyenne, interrompit la Reyne, & ne pas attendre à vous en aviſer que vous euſſiez vécu deux ans enſemble. Cette longue habitation a mis les choſes dans un eſtat dont vous ne pouvez plus les tirer ſans noircir la memoire de voſtre Oncle d'une tâche eternelle ; Mais afin de vous oſter toute excuſe, je me charge d'obtenir du ſaint Pere la diſpence que vous ſouhaittez, & en attendant je garderay voſtre femme auprés de moy, de crainte que l'abſence achevant de vous la rendre plus indifferente, ne rendit mes ſollicitations infructueuſes.

Le Mareſchal ſe fut bien paſſé que la Reyne euſt pris des ſoins ſi officieux, mais il n'oſa témoigner le chagrin qu'ils luy cauſoient, il rendit au contraire beaucoup de graces à ſa Majeſté de ce qu'elle daignoit les prendre, & eſperant que le

temps

temps luy fourniroit des expediens pour ſortir d'affaire, il s'eſtima pour ce jour fort heureux de s'en eſtre ſi bien tiré.

La beauté de la Mareſchalle ne fut pas moins admirée à la Cour de France qu'elle l'avoit eſté en Guyenne & en Piedmont. Deux ou trois des plus honneſtes gens de la ſuitte du Roy luy firent un hommage de leurs deſirs, & entr'autres Buſſi d'Amboiſe, Favory de Monſieur, dont j'ay déja dit un mot dans la premiere Partie. C'eſtoit un des plus charmans & des plus braves hommes de ſon temps, quoy que jeune, il eſtoit experimenté, il connoiſſoit l'humeur des femmes, & il eſpera d'heureux effets de la vengeance de celle-cy.

Il luy rendit des ſoins, & chercha les occaſions de la divertir, le Mareſchal s'en apperçeut, & fit cette remarque avec une joye inconcevable. Il avoit écrit en Piedmont & en

Guyenne pour faire faire une brigue à Rome contre les sollicitations de la Reyne Mere, mais il craignoit avec raison qu'elles demeurassent les plus fortes, une intriguë de galanterie bien averée estoit un secours plus prochain & plus asseuré, & il n'oublia rien pour s'en servir utilement.

Il gagna une vieille femme de chambre de la Mareschalle, qui autrefois l'avoit servy pour luy-mesme, & qui en avoit esté assez bien recompensée pour le servir en toute autre rencontre. Cette femme alloit incessamment disant à sa Maistresse, qu'elle estoit bien simple de vouloir avoir un mary par force, qu'elle estoit assez riche pour se passer de Bellegarde, & de tout ce qu'il pourroit jamais avoir, que si elle l'en vouloit croire, loin de solicter une dispence, elle solliciteroit une rupture, & qu'elle ne manqueroit pas de plus honnestes gens que son mary qui la consoleroient de sa perte.

Madame de Bellegarde qui croyoit cette femme bien intentionnée, ne luy vouloit point mal de ſes conſeils, & ſe contentoit de ne les pas ſuivre. Elle ſe devoit un mariage autentique, la vengeance l'y portoit autant que la gloire, & quand l'une & l'autre auroient pû ſe taire, les engagemens qu'elle avoit avec la Reyne Mere ne luy permettoient pas de prendre de nouvelles meſures. Cette Princeſſe, comme l'avoit tres-bien jugé le Mareſchal, ſe cherchoit touſiours la premiere en toutes choſes, elle n'avoit pas oublié le projet où Bellegarde avoit eu part en Piedmont, & elle vouloit luy donner en ſa femme un eſpion affectionné, ou le contraindre à quitter la Cour s'il refuſoit de bien vivre avec elle.

Elle avoit donc envoyé exprés à Rome pour avoir une diſpence, & avoit obligé le Roy d'ordonner à ſon Ambaſſadeur de la pourſuivre. Il

n'estoit plus temps de reculer, & Madame de Bellegarde se faisant honneur de cette necessité, disoit à sa vieille femme de chambre pour toute response, qu'elle aymoit son mary malgré ses ingratitudes, & qu'elle renonceroit à la vie, plûtost qu'au desir de se racommoder avec luy.

Há! elle ne m'ayme point, s'écrioit le Mareschal, quand on luy raportoit ces discours, si elle m'avoit aymé elle ne m'auroit pas fait les pieces qu'elle m'a faites, elle ayme sa gloire, & le rang que je tiens, & elle se considere toute seule quand elle veut empescher que nostre mariage demeure douteux. De grace, ma chere, dites-luy bien qu'avec une beauté comme la sienne, c'est ne sçavoir pas vivre que de renoncer à la galanterie, raportez-luy les exemples que vous croirez capables de la seduire, & si quelques-fois vous la surprenez dans un mouvement de

ven-

vengeance, dites-luy qu'il n'y en a point de ſi douloureuſe pour les Epoux que la felicité d'un Galant. Si Buſſi ne luy plaiſt pas, qu'elle en choiſiſſe un autre, il m'eſt indifferent qui ce ſoit, pourveu que je luy ſorte de la teſte, & qu'elle me fourniſſe un pretexte de rupture où la Reyne Mere ne puiſſe que me reſpondre.

Il ne ſe contentoit pas de donner à ſa confidente de ſi rares inſtructions, il tâchoit à rendre Buſſi plus amoureux, & s'imaginant que les mépris qu'il témoignoit pour ſa femme, la faiſoient ſoupçonner de quelque laideur cachée, il ſe tüoit en preſence de ſon Rival de luy donner des loüanges, & de publier qu'elle eſtoit mille fois plus belle en des-habillé que parée.

Mais, luy dit un jour Buſſi, comment pouvez-vous faire ces adveus, & vivre avec elle comme vous y vivez? Je comprens bien qu'un Epoux

injuſte peut regarder ſa femme avec de mauvais yeux, & la trouver moins belle qu'elle ne l'eſt ; mais j'ay peine à comprendre qu'un homme qui tombe d'accord de toutes ſes perfections, puiſſe la traitter avec tant de mépris. Vous eſtes donc auſſi de ces gens ? repartit le Mareſchal, qui s'imaginent que c'eſt par dégouſt ou par legereté que je ſuis broüillé avec Madame de Bellegarde : J'ignore la raiſon de voſtre divorce, reprit froidement Buſſi ; mais vous aurez de la peine à perſuader au public que ce ſoit un excez d'amour. C'en eſt un toutefois, interrompit le Mareſchal, je n'en dis point le détail, & j'ay mes raiſons de le taire ; mais Madame de Bellegarde ſçait bien dans ſon ame que j'en ſuis plus amoureux que jamais, & tout le monde peut juger que la jalouſie ſeule eſt capable de broüiller un Epoux avec une femme de cette beauté & de ce merite.

Buſſi n'avoit pas beſoin que cette fauſſe confidence allumaſt ſes deſirs, ils n'eſtoient déja que trop ardens. La Mareſchalle qui s'en appercevoit, & qui ne vouloit point reſpondre à cette paſſion, oſtoit ſoigneuſement à Buſſi les occaſions de luy en parler; mais ſes regards & ſes actions ſuppléoient au deffaut de ſa langue, & n'eſtant pas ſatisfait de cette eſpece de langage, il voulut eſſayer ſi par ſes lettres il pourroit ſe faire entendre plus intelligiblement. Il jetta pour cela les yeux ſur cette meſme femme que le Mareſchal avoit déja gagnée. Elle avoit élevé Madame de Bellegarde dés l'enfance, elle conſervoit encore avec elle le caractere d'une Gouvernante abſoluë, & par l'ordre du Mareſchal elle laiſſoit croire à Buſſi qu'elle recevroit favorablement ces propoſitions. Il les luy fit & les accompagna de quelques preſens, qui ne furent pas refuſez. La vieille

rendit compte de tout à son Maistre, & en receut de nouveaux ordres de flater les feux de Bussi.

On luy fit d'abord de grandes difficultez, afin de l'engager davantage, & puis insensiblement on les adoucit : On prit de ses lettres, qu'on asseura qu'on avoit fait lire, on y supposa quelques lignes de response, & on y adjousta, que si jusques à l'arrivée de la dispence il vouloit se taire & se contenter de cela, ce silence seroit dignement recompensé. Le Mareschal prenoit ce délay dans l'espoir que les persuasions de la vieille auroient enfin leur effet, & qu'avec l'arrivée de la dispence on accompliroit les prédictions, supposé mesmes qu'on ne les accomplist pas, les lettres de Bussi pouvoient tousiours estre bonnes à quelque chose, & le Mareschal jugeoit à propos d'en assembler le plus grand nombre qu'il pourroit.

Le

Le parfait amour rend si docile, que d'abord cét Amant consentit à tout ce qu'on souhaitoit ; mais il ne fut pas long-temps se lasser de sa soûmission, & sans demander que la bouche de la Mareschalle l'asseurast de son bonheur. La vieille femme de chambre fit ce qu'elle pût pour le faire contenter à moins, elle luy disoit qu'on gastoit ses affaires quand on vouloit les precipiter, qu'il devoit considerer le peril où s'exposeroit la Mareschalle, si dans la conjoncture presente elle donnoit à son mary de legitimes soupçons de sa conduite, & qu'elle auroit sujet de douter d'un amour qui la ménageoit si peu ; mais c'estoit en vain qu'elle faisoit toutes ces remonstrances, l'ardeur de Bussi ne luy permettoit pas de les gouster, il vouloit un entretien particulier, & on ne pouvoit, quoy qu'on pust faire, mettre la Mareschalle en disposition de respondre à ses feux.

C'e-

C'estoit une chose rare à voir que les dépits qu'en avoit le Mareschal, il faisoit autant d'imprécations contre la sagesse de sa femme, que les maris jaloux en font contre la coquetterie des leurs, & se consommant en soins & en despenses pour s'attirer le sort que redoutent les autres Espoux, il ne pouvoit se consoler de ce qu'il en estoit si bien preservé. Il recevoit tous les jours des advis, que malgré sa briguë la dispence estoit accordée & preste à expedier. La Reyne Mere le luy avoit annoncé d'un air à luy faire juger qu'il n'en obtiendroit aucune grace; il n'en esperoit plus que d'une galanterie de sa femme, & il resolut de se retrancher sur une apparence, s'il ne pouvoit parvenir à une verité.

La Duchesse de Nemours, mere du Duc de Guise avoit auprés d'elle une des filles d'honneur de feuë Madame de Savoye, qui estoit fort des

amies

amies du Mareſchal, & qui par hazard avoit quelque reſſemblance avec Madame de Bellegarde. Elle n'avoit pas une beauté ſi parfaite, & leurs traits meſmes eſtoient differents; mais leur taille, leur air, & le ſon de leur voix avoient beaucoup de raport, & la Piedmontoiſe pouvoit dans l'obſcurité faire l'erreur d'un rendez-vous.

La vieille femme de chambre fit croire à Buſſi que Madame de Bellegarde vaincuë par ſes importunitez luy en accordoit un, & il fut arreſté pour le lendemain à l'entrée de la nuict dans un jardin hors des portes de Reims, où la Cour eſtoit en ce temps là. Ce jardin eſtoit public; mais on n'eſtoit pas dans la ſaiſon des promenades nocturnes. A peine le mois de Mars eſtoit commencé, & cette année l'Hyver avoit eſté fort rude, le Mareſchal eſpera de pouvoir ſuppoſer la Piedmontoiſe à la place de

de sa femme, & en suitte de donner sous main tant de faux advis à Bussi, qu'il se croiroit dispensé d'estre discret, & publieroit la faveur qu'il penseroit avoir obtenuë. Le Mareschal connoissoit parfaitement la Demoiselle qu'il vouloit employer, & il ne doutoit pas qu'elle ne le servît avec autant d'adresse que d'affection. Il fit donc peindre une litiere toute pareille à celle de la Mareschalle, il fit secrettement donner à cette fille un de ses habits, & resolut que pour mieux tromper Bussi, la femme de chambre gagnée accompagneroit la Piedmontoise ; mais il estoit écrit dans les Astres que Madame de Bellegarde démeleroit toutes les intriguës de son mary, & son genie familier l'assista dans cette occasion comme en plusieurs autres.

Le Mareschal pour ne rien negliger advertit la Piedmontoise par un billet, du moment & du lieu où on

de.

levoit venir la prendre, afin qu'elle e tint preſte. Madame de Bellegarde ſtoit chez la Ducheſſe de Nemours quand ce billet fut apporté, & regarloit par hazard au travers d'une vitre ors qu'un Lacquais du Mareſchal le lonna. Il avoit cherché cette fille à a chambre de ſa Maiſtreſſe & à la ieme ſans la trouver, il la rencontra paſſant dans un petit jardin qui ſeparoit l'appartement de Madame de Nemours de celuy de Madame la Ducheſſe du Maine ſa belle-ſœur, & lans le moment de cette rencontre Madame de Bellegarde avoit la veuë ttachée ſur ce jardin, elle creut remarquer à une action de la teſte & de a main que fit la Piedmontoiſe, qu'elle diſoit à ce garçon d'attendre, & fut touchée de quelque curioſité pour ſçavoir le commerce que ſon mary avoit avec cette fille. Elle envoya un des gens de Madame de Nemours dire au Lacquais du Mareſ-

chal

chal qu'il s'en allast, qu'on ne pouvoit luy faire réponse, & quand par ce faux message elle l'eust fait partir, elle envoya un de ses Lacquais prendre à sa place la réponse qu'il attendoit. Elle portoit mesmes livrées que le Mareschal, & on ne connoist pas tousiours les Lacquais par le visage. La Piedmontoise confondit aisément celuy de Madame avec celuy de Monsieur, & la Mareschalle ayant par cette voye surpris le billet, se retira promptement chez elle pour le lire. Elle trouva que cette fille representoit au Mareschal que le jardin qu'il avoit choisi & qu'elle nommoit estoit sujet à bien des surprises, qu'il y songeast, & qu'en cas qu'il changeast de dessein, il l'en advertit, que si toutes-fois elle n'avoit point de ses nouvelles elle tiendroit la chose pour resoluë, & ne manqueroit pas de se rendre au lieu qu'il luy avoit marqué.

Ma-

Madame de Bellegarde n'aymoit lus assez son mary pour estre capale de grande jalousie. Il n'y a point 'amour si violent, qu'un long méris ne chasse d'un bon cœur, & omme le jugeoit tres-bien le Maeschal, il entroit plus de dépit & de loire, que de passion dans tout ce u'elle faisoit; mais elle estoit natuellement curieuse, & se fit un plaisir e rompre son mary des mesures de alanterie.

Elle se rendit au jardin une demie ieure plûtost que la Piedmontoise 'y deust venir, & elle y trouva déja Bussi qui l'y attendoit depuis plus de leux heures, il courut à sa rencontre, & luy embrassant tendrement es genoux, il la remercia avec des paroles pleines de transport de ce ju'elle luy tenoit si ponctuellement a parole : Quelle parole vous ay-je lonnée ? Bussi interrompit fierement la Mareschalle : & d'où vient que

que vous vous donnez ainsi la liberté d'embrasser mes genoux ? Hé ! de grace, Madame, reprit Bussi, renoncez à cette froideur qui m'a causé tant d'alarmes, & cousté tant de soûpirs. J'advouë que j'ay peut-estre esté trop pressant, & que je devois m'estimer assez heureux de recevoir de vos lettres. Mais, Madame, considerez qu'un ardent amour ne peut inspirer de foibles desirs, & que je serois indigne de la faveur que vous m'accordez, si par mille supplications, & par mille importunitez je ne vous l'avois arrachée.

Ce discours fit comprendre à la Mareschalle que sans doute on avoit commis son nom mal à propos, & n'ignorant pas les consequences de cette fourberie ; Vous me prenez pour quelqu'autre, ou vous avez perdu le sens, reprit-elle, je ne vous ecrivis de ma vie, je ne vous ay promis, ny je ne vous ay accordé aucune faveur,

eur, & je ne croyois point vous rouver dans ce jardin lors que j'y uis venuë. Quoy ! Madame, s'é-ria Buſſi, ce n'eſt pas vous, qui aprés ɔluſieurs prieres de m'accorder un entretien particulier, m'avez enfin fait eſperer celuy-cy ? Vous ne m'en avez pas donné une aſſeurance de voſtre main ? & ce n'eſt pas pour ſatisfaire à cette parole que je vous voy, & que je vous parle dans ce lieu ? Je n'ay rien fait de tout cela, continua Madame de Bellegarde, & vous m'avez mal connuë quand vous m'en avés crû capable. J'avouë que ſi les legeretez du Mareſchal de Bellegarde ne m'avoient appris à regarder l'amour comme une chimere, j'aurois crû en remarquer dans vos yeux & dans vos actions; Une de mes femmes, qui, par une longuë habitude de liberté, ſe croît authoriſée à me parler de toutes choſes, a tâché de m'expliquer vos deſirs, & m'a fol-

le-

lement sollicitée à me vanger de mon mary par un peu de galanterie; mais j'en ay severement rejetté la proposition, & on vous a trompé, si on vous a fait tenir un autre langage.

Bussi estoit si surpris & si émeu de ce qu'il entendoit, qu'à peine pouvoit-il parler. Il s'appuya languissamment contre un arbre qui se trouva proche de luy, & repassant dans son esprit les esperances dont on l'avoit flatté, & la fausseté qu'il y trouvoit. Quoy! disoit-il, d'une voix foible, il peut estre vray que j'aye esté deçeu, & que Madame de Bellegarde n'ait point respondu à ma passion? Non, Bussi, poursuivit la Mareschalle, je n'y ay jamais respondu, & je suis asseurée que les lettres que vous pretendez avoir de moy, ne se trouveront point écrites de ma main. Je ne veux point d'affaire d'amour, & c'est en vain que

vous

ıus avez eſperé m'en donner une ;
ais je ne laiſſe pas d'eſtre ſenſible
ıx tromperies qu'on vous a faites ;
lles me donnent de la pitié, & ſi
:aucoup d'eſtime, & une amitié
rt tendre pouvoient vous conten-
r, vous n'auriez pas ſujet d'eſtre
ſligé que je vous voy. Helas! Ma-
ıme, repartit Buſſi, que cette ami-
é toute precieuſe qu'elle eſt, ré-
ond mal à mes eſperances, & qu'un
.mant tombe de haut, quand aprés
/oir deû ſe promettre un peu de
ɔmplaiſance pour ſes deſirs, il trou-
: que ſa Maiſtreſſe n'eſt que ſon
mie. On m'a tenu de voſtre part
es diſcours obligeans, on m'a don-
é des lettres que j'ay cruës de voſtre
ıain, on m'a perſuadé que vous ve-
iez icy vous livrer ſeule à mes tranſ-
ɔorts ; porteray-je la peine de ces
nenſonges, Madame ? Et ſerez-vous
ſſez impitoyable pour m'abandon-
ıer aux fureurs d'une paſſion, qui

n'eſt

n'eſt devenuë extréme que ſur les apparences de voſtre aveu? Si je ne m'en eſtois point flatté, j'aurois peut-eſtre pris mon party, quand j'eſtois encore en eſtat de le prendre; L'amour n'eſt pas exceſſif dés ſon commencement, & on le ſurmonte quand on choiſit le temps propre pour le combattre. J'ay manqué ce moment, l'eſpoir dont on m'a deçeu a mis ma paſſion hors d'eſtat de recevoir aucun remede: La laiſſerez-vous me conduire à la mort? Madame, & le mal-heur où on m'a precipité, ne peut-il attirer quelques effets de voſtre compaſſion?

Pendant que ces diſcours ſe tenoient, la Piedmontoiſe arrivoit à la porte du Jardin; mais apprenant par les gens de la Mareſchalle; & par ceux de Buſſi, qu'ils y eſtoient enſemble, elle ne jugea pas à propos de ſe montrer, & envoya dire au Mareſchal par la vieille femme de Chambre,

ore, le mauvais ſuccés de leur entrepriſe. Il ne jugea pas devoir autant ſe plaindre du ſort, qu'on vouloit le perſuader; il crût au contraire que la Mareſchale aymoit Buſſi, & que l'amour rendoit la fauſſe aſſignation veritable. Il admira comme la vieille femme de Chambre avoit eſté ſi finement trompée; & luy demandant ce qu'elle avoit fait de ſon habilleté, il l'envoyoit, en riant, prendre leçon à l'école de ſa Maiſtreſſe. Cette perſonne jugeoit peut-eſtre bien dans ſon ame, qu'en cela il y avoit quelque ſurpriſe; mais les gens de ce caractere vivent de la prevention d'autruy, & n'ayment pas à la faire ceſſer. Elle feignit de tomber dans le ſens du Mareſchal, elle l'apuya de quelques remarques ſupoſées, & fut la premiere à luy conſeiller d'aller ſurprendre ſa femme. Si la Piedmontoiſe avoit eſté preſente, il eſt naturel de croire qu'elle auroit touché quel-

que choſe des avis de ſon billet, & qu'ainſi on en auroit deviné la deſtinée; mais elle n'avoit ozé venir chez le Mareſchal, & rien ne combattant ſon erreur, il courut faire le perſonnage que depuis long-temps il avoit envie de joüer.

Pour rendre meſme la choſe plus authentique, il ſe fit accompagner de Fervaques, qu'il rencontra dans ſon chemin; ils arriverent enſemble à la porte du lieu où eſtoit Madame de Bellegarde, & l'y trouverent encore. Le Mareſchal donna ſes ordres pour empeſcher qu'elle ne fuſt avertie, & ſe gliſſant entre les paliſſades, il fut guidé par le bruit des voix juſqu'auprés d'un banc ſur lequel la Mareſchale & ſon Amant eſtoient aſſis.

Fervaques ne comprenoit rien à ce myſtere, on l'avoit prié de venir, ſans luy dire où on le menoit: Que ſouhaitez-vous de mon ſervice? diſoit-il au Mareſchal, eſt-ce une aſſignation

tion d'amour, ou une affaire d'honneur qui vous amene icy ? car dans la saison où nous sommes, & à l'heure qu'il est, je ne croy pas que ce soit le desir de vous promener. Ne dites mot, repliquoit le Mareschal en avançant tousiours, vous allez bientost sçavoir dequoy il s'agit ; & alors luy faisant prester l'oreille, ils entendirent qu'aprés une longue conversation, la Mareschale disoit à Bussi:

Ne vous opiniastrez point dans un dessein qui ne peut vous donner que du chagrin & de la confusion, les folies que j'ay faites pour Monsieur de Bellegarde, ont peut-estre persuadé le public que j'en serois capable pour quelqu'autre ; mais ce fut un caprice d'Etoile, qui n'a jamais eu d'effet qu'en faveur de cét ingrat ; il eust seul au monde le droit de toucher mon cœur, il l'a long-temps conservé malgré ses ingratitudes, & quand il l'auroit entierement perdu,

que choſe des avis de ſon billet, & qu'ainſi on en auroit deviné la deſtinée; mais elle n'avoit ozé venir chez le Mareſchal, & rien ne combattant ſon erreur, il courut faire le perſonnage que depuis long-temps il avoit envie de joüer.

Pour rendre meſme la choſe plus authentique, il ſe fit accompagner de Fervaques, qu'il rencontra dans ſon chemin; ils arriverent enſemble à la porte du lieu où eſtoit Madame de Bellegarde, & l'y trouverent encore. Le Mareſchal donna ſes ordres pour empeſcher qu'elle ne fuſt avertie, & ſe gliſſant entre les paliſſades, il fut guidé par le bruit des voix juſqu'auprés d'un banc ſur lequel la Mareſchale & ſon Amant eſtoient aſſis.

Fervaques ne comprenoit rien à ce myſtere, on l'avoit prié de venir, ſans luy dire où on le menoit: Que ſouhaitez-vous de mon ſervice? diſoit-il au Mareſchal, eſt-ce une aſſignation

tion d'amour, ou une affaire d'honneur qui vous amene icy ? car dans la saison où nous sommes, & à l'heure qu'il est, je ne croy pas que ce soit le desir de vous promener. Ne dites mot, repliquoit le Mareschal en avançant tousiours, vous allez bientost sçavoir dequoy il s'agit ; & alors luy faisant prester l'oreille, ils entendirent qu'aprés une longue conversation, la Mareschale disoit à Bussi:

Ne vous opiniastrez point dans un dessein qui ne peut vous donner que du chagrin & de la confusion, les folies que j'ay faites pour Monsieur de Bellegarde, ont peut-estre persuadé le public que j'en serois capable pour quelqu'autre ; mais ce fut un caprice d'Etoile, qui n'a jamais eu d'effet qu'en faveur de cét ingrat ; il eust seul au monde le droit de toucher mon cœur, il l'a long-temps conservé malgré ses ingratitudes, & quand il l'auroit entierement perdu,

que choſe des avis de ſon billet, & qu'ainſi on en auroit deviné la deſtinée ; mais elle n'avoit ozé venir chez le Mareſchal, & rien ne combattant ſon erreur, il courut faire le perſonnage que depuis long-temps il avoit envie de joüer.

Pour rendre meſme la choſe plus authentique, il ſe fit accompagner de Fervaques, qu'il rencontra dans ſon chemin ; ils arriverent enſemble à la porte du lieu où eſtoit Madame de Bellegarde, & l'y trouverent encore. Le Mareſchal donna ſes ordres pour empeſcher qu'elle ne fuſt avertie, & ſe gliſſant entre les paliſſades, il fut guidé par le bruit des voix juſqu'auprés d'un banc ſur lequel la Mareſchale & ſon Amant eſtoient aſſis.

Fervaques ne comprenoit rien à ce myſtere, on l'avoit prié de venir, ſans luy dire où on le menoit : Que ſouhaitez-vous de mon ſervice ? diſoit-il au Mareſchal, eſt-ce une aſſignation

tion d'amour, ou une affaire d'honneur qui vous amene icy ? car dans la saison où nous sommes, & à l'heure qu'il est, je ne croy pas que ce soit le desir de vous promener. Ne dites mot, repliquoit le Mareschal en avançant tousiours, vous allez bientost sçavoir dequoy il s'agit; & alors luy faisant prester l'oreille, ils entendirent qu'aprés une longue conversation, la Mareschale disoit à Bussi:

Ne vous opiniastrez point dans un dessein qui ne peut vous donner que du chagrin & de la confusion, les folies que j'ay faites pour Monsieur de Bellegarde, ont peut-estre persuadé le public que j'en serois capable pour quelqu'autre; mais ce fut un caprice d'Etoile, qui n'a jamais eu d'effet qu'en faveur de cét ingrat; il eust seul au monde le droit de toucher mon cœur, il l'a long-temps conservé malgré ses ingratitudes, & quand il l'auroit entierement perdu,

que choſe des avis de ſon billet, & qu'ainſi on en auroit deviné la deſtinée; mais elle n'avoit ozé venir chez le Mareſchal, & rien ne combattant ſon erreur, il courut faire le perſonnage que depuis long-temps il avoit envie de joüer.

Pour rendre meſme la choſe plus authentique, il ſe fit accompagner de Fervaques, qu'il rencontra dans ſon chemin; ils arriverent enſemble à la porte du lieu où eſtoit Madame de Bellegarde, & l'y trouverent encore. Le Mareſchal donna ſes ordres pour empeſcher qu'elle ne fuſt avertie, & ſe gliſſant entre les paliſſades, il fut guidé par le bruit des voix juſqu'auprés d'un banc ſur lequel la Mareſchale & ſon Amant eſtoient aſſis.

Fervaques ne comprenoit rien à ce myſtere, on l'avoit prié de venir, ſans luy dire où on le menoit: Que ſouhaitez-vous de mon ſervice? diſoit-il au Mareſchal, eſt-ce une aſſignation

tion d'amour, ou une affaire d'honneur qui vous amene icy ? car dans la saison où nous sommes, & à l'heure qu'il est, je ne croy pas que ce soit le desir de vous promener. Ne dites mot, repliquoit le Mareschal en avançant tousiours, vous allez bientost sçavoir dequoy il s'agit ; & alors luy faisant prester l'oreille, ils entendirent qu'aprés une longue conversation, la Mareschale disoit à Bussi:

Ne vous opiniastrez point dans un dessein qui ne peut vous donner que du chagrin & de la confusion, les folies que j'ay faites pour Monsieur de Bellegarde, ont peut-estre persuadé le public que j'en serois capable pour quelqu'autre ; mais ce fut un caprice d'Etoile, qui n'a jamais eu d'effet qu'en faveur de cét ingrat ; il eust seul au monde le droit de toucher mon cœur, il l'a long-temps conservé malgré ses ingratitudes, & quand il l'auroit entierement perdu,

que choſe des avis de ſon billet, & qu'ainſi on en auroit deviné la deſtinée ; mais elle n'avoit ozé venir chez le Mareſchal, & rien ne combattant ſon erreur, il courut faire le perſonnage que depuis long-temps il avoit envie de joüer.

Pour rendre meſme la choſe plus authentique, il ſe fit accompagner de Fervaques, qu'il rencontra dans ſon chemin ; ils arriverent enſemble à la porte du lieu où eſtoit Madame de Bellegarde, & l'y trouverent encore. Le Mareſchal donna ſes ordres pour empeſcher qu'elle ne fuſt avertie, & ſe gliſſant entre les paliſſades, il fut guidé par le bruit des voix juſqu'auprés d'un banc ſur lequel la Mareſchale & ſon Amant eſtoient aſſis.

Fervaques ne comprenoit rien à ce myſtere, on l'avoit prié de venir, ſans luy dire où on le menoit : Que ſouhaitez-vous de mon ſervice ? diſoit-il au Mareſchal, eſt-ce une aſſignation

tion d'amour, ou une affaire d'honneur qui vous amene icy ? car dans la saison où nous sommes, & à l'heure qu'il est, je ne croy pas que ce soit le desir de vous promener. Ne dites mot, repliquoit le Mareschal en avançant tousiours, vous allez bientost sçavoir dequoy il s'agit ; & alors luy faisant prester l'oreille, ils entendirent qu'aprés une longue conversation, la Mareschale disoit à Bussi:

Ne vous opiniastrez point dans un dessein qui ne peut vous donner que du chagrin & de la confusion, les folies que j'ay faites pour Monsieur de Bellegarde, ont peut-estre persuadé le public que j'en serois capable pour quelqu'autre ; mais ce fut un caprice d'Etoile, qui n'a jamais eu d'effet qu'en faveur de cét ingrat ; il eust seul au monde le droit de toucher mon cœur, il l'a long-temps conservé malgré ses ingratitudes, & quand il l'auroit entierement perdu,

je suis naturellement assez vertueuse, pour ne faire jamais d'autre galanterie. Je vous parle avec cette moderation, afin de vous persuader mieux ce que je vous dis; mais si aprés vous avoir protesté qu'on a faussement flaté vos feux, que je ne vous envoyay de ma vie ny billets, ny messages, & que je ne croyois point vous trouver dans ce Jardin quand j'y suis venuë, vous continuez à me donner des marques de vostre passion, je n'ignore pas avec quelle hauteur une femme de mon rang & de mon courage, doit traiter un homme qui persiste dans un espoir qui l'offence.

Le Mareschal estoit si prevenu au desavantage de sa femme, qu'il crût que malgré ses ordres elle avoit esté avertie de son arrivée, & qu'elle avoit tenu auparavant des discours contraires à ceux-là; Vostre finesse est inutile, Madame, dit-il, en se montrant, vous avez esté avertie trop

tard,

tard, & nous avons entendu ce que vous diſiez avant que vous cruſſiez avoir des témoins de voſtre entretien.

La Mareſchalle eſtoit trop innocente pour s'alarmer de cette ſuppoſition; Je ne crains ny les témoins, ny les reproches, repliqua-elle, en ſe levant, & je vous eſtimerois bien heureux ſi vous pouviez legitimement en dire de meſme. C'eſt devant la Reyne que je veux achever de me juſtifier, & ce ſera par les fauſſes lettres que vous avez eſcrites en mon nom à Buſſi, & par le billet de la Demoiſelle que vous ſuppoſiez en ma place, que j'éviteray tous les pieges que vous pouvez me tendre à l'avenir.

Elle ſortit en achevant ce dernier mot, & laiſſa le Mareſchal ſi confus & ſi depité, que s'il ſe fuſt crû, il ſe fuſt porté contre elle à quelque action indigne de ſon caractere. Buſſi augmenta ce trouble par les reproches

qu'il luy fit, & se plaignit si aigrément de ce qu'il le choisissoit pour l'objet de ses tromperies, que Fervaques se crût obligé d'avertir le Roy de cette querelle, afin qu'il en empeschast les suites.

La Cour estoit fort grosse à Reims, le Roy venoit s'y faire sacrer, & par les persuasions de Madame de Sauve épouser la Princesse de Vaudemont. Tous les Seigneurs qualifiez du Royaume, estoient accourus en Champagne pour assister à ces deux grandes ceremonies, il n'y en eût aucun qui n'apprit l'avanture du Mareschal, & qui ne fist un conte bon ou mauvais sur l'envie qu'il portoit aux Espoux disgraciez. La Reyne Mere l'en railla d'une maniere tres-injurieuse, & Buffi dont le courage avoit peine à ployer sous quelque puissance que ce fust, n'eut pas autant de moderation que le Roy luy en prescrivoit, il dit plusieurs choses pic-

picquantes au Mareſchal, & ils penſerent pluſieurs fois en venir aux mains. Monſieur Frere unique du Roy, qui aymoit Buſſi comme luy-meſme, entra dans ſes intereſts, & ſoûleva contre Bellegarde tous les gens attachez à ſa perſonne. Et ce qui inquietoit davantage le Mareſchal, c'eſt que la diſpenſe eſtoit partie de Rome, & que la Reyne parloit de la ratification de ſon mariage, comme d'une choſe dont elle avoit ſa parole poſitive. Il ne pût ny ſe reſoudre à la tenir, ny s'expoſer ſans imprudence aux reſſentiments de cette Princeſſe; il partit de la Cour ſur le pretexte d'aller à Paris conferer avec Pybrac, ſur le ſujet d'une Deputation que le Senat de Pologne avoit nouvellement faite au Roy; Et au lieu de s'aquitter de cette commiſſion, & de revenir en rendre compte, il ſe retira une ſeconde fois en Piedmont, d'où il ne partit que

pour

pour surprendre le Marquisat de Saluces.

Quand la Reyne Mere apprit cét effet de la vengeance de Bellegarde, elle luy promit qu'elle n'useroit plus que de douces remontrances pour le racommoder avec sa femme, & l'obligea de se mettre dans un Convent; mais cette promesse, & une entreveuë mesme qu'ils eurent sur cela, ne pûrent adoucir sa mauvaise humeur. Ce beau morceau fut demembré de la Couronne de France, & passa depuis sous la puissance du Duc de Savoye, qui le possede encore.

Ainsi ce mesme amour, qui dans la premiere Partie de cét Ouvrage a produit les semences de la Ligue, met dans celle-cy un obstacle secret à la Paix generale du Royaume, & nous a coûté une étenduë de terre qui ne pourroit estre reconquise qu'au prix de beaucoup de sang, & de beaucoup

de

de travaux. C'eſt aſſez dire, ce me ſemble, qu'on ne peut trop en employer pour ſe garantir d'une ſi funeſte paſſion ; mais comme les partiſants ſecrets qu'elle a dans noſtre ame ne peuvent eſtre vaincus que par un grand nombre de combats, il faut leur oppoſer divers exemples, & aprés avoir découvert la ſource de la Ligue, tracer un fidele tableau de ſes horreurs & de ſes homicides. Je la prendray dans le commencement de ſa declaration, & la conduiray juſques au Siege de Laon, qui fut pour ainſi dire ſon agonie. Dans ces cinq ou ſix années de ſon cours il ne s'eſt rien fait de memorable où l'amour n'ait autant de part, qu'il en eut à ſon origine, & ſi par les deux Exemples qui fourniſſent ce premier & ſecond Tome, j'ay à ce que je penſe ſuffiſamment prouvé que l'amour eſt le reſſort de toutes les autres paſſions de l'ame, & qu'on ne peut le combattre

trop

trop toſt, puiſque ſes moindres étincelles produiſent de funeſtes embraſemens ; J'eſpere ne rapporter pas de moindres preuves, que non ſeulement il fait agir nos paſſions ; mais qu'il merite ſouvent tout le blâme que ces paſſions peuvent attirer. Qu'il nous conduit juſques au deſeſpoir, & que les plus parfaits ouvrages de la Nature & de l'Art, dependent quelquesfois d'un moment de ſon caprice & de ſes fureurs. Je ne doute point qu'en cét endroit plus d'un Lecteur, ne diſe d'un ton irronique, que je n'en ay pas touſiours parlé de cette ſorte ; mais c'eſt ſur cela meſme que je me fonde pour en dire tant de mal, & c'eſt pour en avoir une parfaite experience que je me trouve autoriſée à le peindre avec de ſi noires couleurs.

Fin de la ſeconde Partie du Deſordre de l'Amour.